seule, en attendant que son pied lui permette de marcher normalement et d'apporter sa part de travail à la communauté naissante.

Des contacts s'établissent entre les religieuses, les bourgeois de la Compagnie et les principaux habitants. L'Évêque conduit lui-même ses bonnes Sœurs, les introduit partout et chante leurs louanges.

Le dimanche matin, Mgr Provencher veut présider l'entrée officielle de ses filles dans la cathédrale. Au son des cloches, il sort de l'évêché suivi du clergé et des religieuses. La procession défile solennellement entre deux haies de spectateurs éblouis. Des fauteuils attendent les Sœurs Grises près de la balustrade. La messe commence. Le pays n'avait jamais vu pareil éclat, pareille allégresse. Dans une allocution vibrante, l'évêque salue les filles de Mère d'Youville. C'est tout l'Ouest qui chante sa joie, qui entonne le *Te Deum*. Enfin, les enfants recevront l'instruction, les malades seront soignés, les pauvres secourus. Les fidèles sont là qui jubilent. Quelques-uns pleurent. D'autres s'émerveillent.

La population est heureuse. "Nos manières gaies, raconte Mère Valade, ont plu à tout le monde, ces bonnes gens sont déjà attachées à nous. Depuis que nous sommes arrivées, les visites ne manquent pas. Ils veulent tous nous voir, et ils ont été bien surpris de nous voir aller au devant d'eux, leur donner la main et les baiser avec un air content; car ils s'étaient imaginés que nous aurions tenu un rang inabordable pour ainsi dire avec eux. . ."

Quelques jours après leur arrivée, les religieuses prirent possession de la demeure que l'évêque leur réservait. C'était l'ancienne maison de Mgr Provencher, la première habitation de pierre construite dans l'Ouest. Elle mesurait 35 pieds par 45. "Six pièces composent l'unique étage. L'entrée ou parloir, une salle de commu-

nauté, un dortoir, la cuisine, une chambrette qui peut servir d'office; reste l'appartement le plus spacieux, destiné à une classe pour les petites filles."

L'ameublement ne dépasse pas le strict nécessaire. "Au dortoir, quatre couchettes avec leur lit, traversin, oreillers, couvertures de laine du pays, couvre-pieds de même tissu, que l'industrieuse ménagère, Ursule, a préparés en prévision. A la cuisine, un poêle, un coffre va servir de buffet et de table. Dans la chambrette on a mis une couchette à trois étages qui aura son utilité. L'étage le plus élevé contiendra la lingerie, le second sera le garde-manger; on abandonnera le troisième à l'usage de la cuisinière."

"Une planche fixée à la cloison devient l'unique rayon de la bibliothèque religieuse de la maison. Des crochets ici et là offriront la commodité d'un portemanteau".

Mère Valade tira le meilleur parti possible de cette installation rudimentaire. Elle notait avec justesse: "Monseigneur nous a donné sa maison; c'est vraiment l'étable de Bethléem. Il l'avait pourtant fait nettoyer, pour nous y installer. Sa Grandeur fut bien surprise quand je lui parlai de quelques réparations nouvelles. Toutefois, elle mit à notre disposition tout ce qui était utile à cet effet. Nous nous mîmes nous-mêmes à bousiller, à calfeutrer, à réparer comme nous pouvions. Nous n'avons pas encore de paillasses pour toutes. . . . Je vous assure que nos nuits ont été courtes depuis notre départ de Montréal, mais enfin nous avons terminé à notre contentement. Nous avons fait même le décor de notre salle de communauté, en suspendant nos tableaux. Le portrait de Monseigneur, que nous lui avons pieusement dérobé, y domine . . . ce qui paraît lui faire bien plaisir."

Trois semaines après leur arrivée, les religieuses pouvaient déjà recevoir des élèves. Le 11 août 1844, la

maison fut envahie par les fillettes que leur emmenaient les parents. L'une d'elles, une métisse, Marguerite Connolly, fille d'un bourgeois, douée d'un esprit vif, se joignit à la communauté. Trois jours plus tard, les garçons à leur tour commencent à fréquenter l'école au sous-sol de l'évêché. Sœur Saint-Joseph enseigne à ceux-ci tandis que Sœur Lafrance s'occupe des fillettes. Durant six heures chaque jour on enseigne le catéchisme et les autres matières courantes. Les tarifs n'offrent rien d'exagéré: 20 sous par mois plus une corde de bois pour l'hiver !

En plus des classes, les religieuses voyaient aux soins de l'église, de la sacristie et de l'évêché, de sorte que la besogne ne manquait pas !

Sœur Lagrave, toujours immobilisée, occupait ingénieusement ses journées. "L'aiguille glisse avec agilité sous ses doigts. Tous les soirs, une quantité étonnante de pièces d'ouvrage témoigne de son activité. Ce sont des ornements d'église, du linge d'autel, préparé non seulement pour la cathédrale, mais encore pour les chapelles des missions éloignées. Elle coud, rapièce, brode. Tout lui plaît; elle est heureuse de multiplier son travail."

La joviale religieuse ne fit ses premiers pas que le 21 septembre. Son accident du 13 mai l'avait tenue invalide pendant quatre mois et une semaine.

L'organisation de la maison vicariale demeurait très sommaire. Mais tout le monde entourait les Sœurs de prévenances, l'évêque en tête. Sa bonne ménagère Ursule avait ordre de leur procurer l'essentiel. Les visiteurs y allaient aussi de leurs générosités. Une armoire spacieuse, offerte par l'abbé Mayrand, permit au personnel d'entasser sa lingerie. Monseigneur y alla d'un cadeau vivant : une belle pouliche blonde du nom de *Nouvelle* conduisit les religieuses dans tous leurs déplace-

ments. La fière monture rendit bien des services. "En 1858, quatorze ans après son acquisition, on comptait neuf chevaux de la progéniture de Nouvelle".

Le mois de septembre procura une agréable surprise. A leur départ de Montréal, les Sœurs n'avaient pu apporter beaucoup de matériel. Tous les dons reçus à la Maison-Mère avaient été envoyés en Angleterre pour revenir à Saint-Boniface par la route de la Baie d'Hudson. On n'attendait les caisses que l'année suivante. A la surprise de tous, les barges envoyées à Norway House pour l'approvisionnement des magasins rapportèrent les précieux objets. Une caisse surtout excita l'admiration de la communauté. On y découvrit une magnifique horloge de huit pieds, semblable à celle de la Maison-Mère. M. Laflèche, ancien professeur de physique, la mit en marche. Le précieux appareil carillonnait les heures, les demi-heures et les quarts d'heures comme une douce prière durant laquelle l'âme s'élevait d'un coup d'aile vers Dieu.

La gent scolaire, joyeuse et bruyante, groupait une cinquantaine de fillettes et de garçons. Après les chasses, la troupe doublerait.

Les Indiens eux-mêmes s'intéressaient à l'action des religieuses. "Ils aiment à venir nous voir, à nous regarder faire l'école aux enfants, racontait Mère Valade. Ils ont passé quelquefois bien du temps dans les chassis à nous examiner à leur aise. Ils nous appellent Mekkateonayeikkwewak (femmes-prêtres), à cause que nous ne nous marions pas. C'est pitoyable de les voir. Ils portent toujours le manteau du père Adam, à l'exception d'une bande large environ comme quatre doigts pour cacher leur nudité. Ils s'enveloppent quelquefois d'une couverte, mais comme ils ne sont pas trop scrupuleux, ils sont toujours très indécents; les femmes ne se couvrent guère mieux".

L'automne venu, la maison des Sœurs révéla qu'elle ne serait pas habitable l'hiver, même restaurée. L'évêque commença par déménager les fillettes qui grelottaient misérablement dans leur classe glaciale. Les Sœurs demeurèrent cependant plusieurs semaines encore.

C'est le 17 décembre que la communauté inaugure les sorties. A peine remise de son accident, Sœur Lagrave accepte avec joie de se rendre, deux fois la semaine, catéchiser les gens de la Rivière-Sale (aujourd'hui Saint-Norbert) à huit milles de Saint-Boniface. Accompagnée d'une fillette, elle conduit elle-même la fringante *Nouvelle*, attelée à une charette ou à une carriole. Tous lui font un accueil chaleureux. Elle groupe parfois jusqu'à 80 personnes à qui elle enseigne la religion et fait chanter les pieux cantiques de chez nous.

L'ancienne directrice de chant à la Maison-Mère exerçait aussi son art à la Rivière-Rouge. Elle entraîna quelques bonnes voix et prépara une messe de minuit qui fit sensation.

Au jour de l'An, Mgr Provencher vint bénir ses religieuses. Il leur parla des sacrifices que la nouvelle année leur apporterait sans doute, mais leur promit des compensations en ce monde et surtout dans l'autre.

Toute la journée, la population défila chez les Sœurs. Celles-ci s'empressaient, donnaient la main aux hommes, embrassaient les femmes. Toutes montraient un zèle touchant à l'égard des visiteurs. Ce n'est pas sans une certaine répulsion qu'elle déposaient leurs lèvres sur la peau huileuse des vieilles sauvagesses. Une erreur bien amusante fit prendre pour une indienne un vieux sauvage enveloppé dans ses couvertes. Sœur Saint-Joseph l'embrassa avec effusion. Mais ses compagnes ne poussèrent pas aussi loin leur esprit de sacrifice! On s'amusa longtemps de la méprise de Sœur Coutlée!

Le dur hiver révéla définitivement l'insalubrité de la maison de pierre. Les religieuses enduraient vaillamment les assauts du froid, mais l'évêque ne permit pas plus longtemps un tel martyre. Il y célébra la messe pour la dernière fois le 28 janvier 1845. Il avait libéré un espace dans son évêché à l'intention de ses précieuses collaboratrices. C'est là qu'elles attendirent, dans le travail et la prière, la construction de leur couvent. Après deux mois de vie errante et sept mois d'existence douloureuse dans leur maison-étable, les religieuses avaient accompli un noviciat suffisant. Trois œuvres avaient déjà pris naissance dans ce berceau de la vie monastique dans l'Ouest: l'enseignement élémentaire, la visite des pauvres et des malades à domicile et la diffusion du catéchisme en mission.

IX

L'OEUVRE S'AMORCE

A l'évêché, les religieuses occupèrent cinq chambres au rez-de-chaussée, y compris les deux classes déjà en fonction. Mgr Provencher leur accorda aussi deux salles à l'étage supérieur. Il se chargea de tous les frais d'entretien et de nourriture.

En plus de la routine quotidienne, qui commençait à prendre l'allure d'une vie organisée, Mère Valade et Sœur Lagrave inaugurèrent des travaux de filage. Les rouets importés en 1838 étaient de dimensions énormes et menaient un tapage d'enfer. On les remplaça par d'autres, fabriqués sur place d'après un modèle créé par l'abbé Belcourt, dont le génie inventif devait se manifester pous tard, dans sa petite paroisse de Rustico, Ile du Prince-Edouard, par la mise en train de la première voiture automobile de l'univers. Ce véhicule, mu par la vapeur, exécuta son premier exploit—un demi-mille de course, aller et retour—le 24 juin 1866, neuf années avant l'expérience de Long, que les historiens considèrent généralement comme la naissance de l'automobile.

L'initiative artisanale des religieuses plut beaucoup à Mgr Provencher, qui tenait toujours à son rêve de populariser les travaux domestiques parmi la population de la Rivière-Rouge.

Dans leurs nouveaux appartements, les Sœurs purent accueillir deux pensionnaires: Mme Connolly, fille d'un

chef Cri et veuve d'un ancien Bourgeois de la Compagnie, ainsi que sa fille Marguerite. Celle-ci allait devenir la première novice de l'Ouest, le 5 avril 1845. "Nous avons une postulante que nous formons comme nous pouvons, écrivait Mère Valade à Mère McMullen, car nous ne sommes pas arrangées bien convenablement. Nous l'avions pensionnée avec sa mère depuis l'année dernière. (. . .) Sa vieille mère qui est une Sauvagesse est une très bonne femme, et très contente d'être avec nous. Elle n'avait été que baptisée, et elle a eu le bonheur de faire sa première communion avec les enfants, le 9 du présent. Elle était si contente qu'elle n'a pu dormir la nuit qui précéda ce grand jour. Sa fille, Mlle Marguerite Connolly, notre postulante, a environ 16 ans; elle a de la bonne volonté, mais je vous assure qu'il faut de la patience et de la constance; car ce n'est pas une petite affaire que de former des personnes qui n'ont aucune idée de la contrainte, de l'obéissance et des autres vertus indispensables à la vie religieuse".

La nouvelle recrue était d'excellente lignée et elle se trouvait un peu en pays familial chez les Sœurs Grises, car sa grand'mère paternelle était la nièce de leur fondatrice, Mère d'Youville.

Avec la fin de l'hiver, la communauté attendit fiévreusement des nouvelles de Montréal. Le courrier spécial apporta quelques missives en mars. La Compagnie chargeait $1. par lettre, ce qui n'encourageait guère les échanges fréquents ! Mère McMullen avait confié à ce courrier de luxe un épais document racontant, presque jour par jour, la vie de la communauté. Les exilées de Saint-Boniface lurent avidement ces récits du foyer où une partie de leur cœur était restée. Toutes les nouvelles du pays, les faits divers de Montréal et des alentours, les incidents politiques et autres défilaient dans cette relation savoureuse. La Supérieure

générale parlait même des élections tumultueuses de l'automne 1844: "La troupe, cavalerie, magistrats, plus de sept cents "watchmen" et connétables, les uns à cheval, les autres à pied, tous armés en conséquence et les canons pointés en différentes parties de la ville . . . Pour moi, je pense que je ne mourrai pas de vieillesse sans voir une révolution."

Une autre nouvelle toucha davantage la communauté de Saint-Boniface. C'était la fondation d'une nouvelle filiale à Bytown, aujourd'hui Ottawa, sous la direction de Mère Bruyère. Cette initiative, qui marquait l'origine des Sœurs Grises de la Croix, réjouit fort les missionnaires de la Rivière-Rouge, même si elle exigeait d'elles le dur sacrifice de se priver des secours qu'elles espéraient. La Maison-Mère avait fourni quatre religieuses à la mission de Bytown. Il faudrait attendre au moins une année avant de solliciter des recrues pour St-Boniface.

La petite famille de Mère Valade avait compté sur la construction immédiate d'un couvent. Les espoirs qu'on avait entretenus pour l'année 1845 s'écroulèrent. L'entrepreneur choisi se montra malhonnête et infidèle. Aussi fallut-il se résigner et remettre à plus tard la joie de mener une vie conventuelle régulière.

Entretemps, le courrier de juin apporta les missives tant désirées, en particulier une lettre de directives spirituelles du saint évêque de Montréal, Mgr Bourget.

La maison-mère n'avait pu envoyer de Sœurs, mais elle annonçait la venue de deux postulantes, destinées à une longue et fructueuse carrière chez les Sœurs Grises de Saint-Boniface: Mlles Marichette Withman et Cécile Cusson. Mlle Withman a 38 ans. Ce sont les missions de l'Ouest qui l'ont attirée dans l'Institut de Mère d'Youville. Voilà bien une véritable conquête missionnaire. Cousine de Mère Valade, Sœur Withman avait senti

germer sa vocation lors du départ de sa parente. Une amie, Cécile Cusson, âgée de 24 ans, n'avait pas voulu la laisser partir seule et s'était jointe à elle pour la grande expédition vers les pays d'En-Haut. Au départ, une terreur panique du canot faillit tout compromettre. Mais Sœur Cusson se domina et supporta courageusement les épreuves du voyage.

Deux autres recrues enrichirent l'Église de l'Ouest, en 1845: le Père Aubert et le Frère Taché, que Mgr Provencher devait élever à la prêtrise le 12 octobre. Arrivés au Canada depuis 1841, les fils de Mgr de Mazenod s'attaquaient de front à tous les apostolats difficiles: visites des chantiers, retraites paroissiales, missions indiennes, etc. Leur arrivée dans les plaines marquait le début d'un essor prodigieux de l'Église canadienne.

Un signe de prédestination semblait marquer spécialement le jeune Taché. Il appartenait à la longue et prestigieuse descendance de Pierre Boucher, cousinait avec les La Vérendrye et les La Jemmerais, qui comptaient dans leurs rangs Mme d'Youville, la fondatrice des Sœurs Grises. Sa carrière apostolique et épiscopale semblera un prolongement direct de l'œuvre de ses illustres ancêtres.

Pour une fois, l'hiver parut bref au Pasteur solitaire de la Rivière-Rouge. Il ne se sentait plus aussi isolé et perdu. Entouré de ses quatres "chanoines", MM. Laflèche et Belcourt et les Pères Aubert et Taché, il élabora des projets, fixa des plans d'action. Au printemps 1846, Laflèche et Taché prendront le chemin de l'Ile-à-la-Crosse et du Lac des Esclaves; Aubert et Belcourt desserviront les paroisses environnantes. Tout va bien; que le ciel soit loué! Voilà bientôt trente ans que l'Évêque se dépense dans ce pays si cher à son cœur. Il voit poindre enfin de grandes espérances! Les jeunes étudient le Sauteux. Pas l'évêque; il n'a jamais réussi à se

tirer d'affaires dans les langues. Entre les heures de travail, on se délasse agréablement. "Tous ces messieurs sont musiciens. Les clarinettes et autres instruments résonnent pendant toutes les récréations." Ces fêtes musicales plaisaient beaucoup à Mgr Provencher, qui se délectait de musique. Il appréciait peut-être moins les travaux de menuiserie ou de mécanique de l'abbé Belcourt. Il disait, en pensant à ce dernier, que son clergé avait "plus raboté que prêché".

Les filles de Mère d'Youville poursuivaient leur besogne d'enseignement et de charité. Elles veillaient sur les âmes et les corps. Le personnel de l'évêché était l'objet d'attentions particulières. "Si on apprend que quelqu'un a le rhume, même aux extrémités de la paroisse, il faut de suite vous mettre la moutarde aux pieds, prendre force bouillons à la reine, à tel point que les cent et quelques poules de Monseigneur ne peuvent suffire à faire les œufs employés pour ce délicieux breuvage. Le plaisir de médicamenter est tel pour les bonnes religieuses que c'est leur procurer une véritable jouissance que de leur donner l'occasion de nous soigner. Nous sommes constamment environnés d'un triple rempart de médecines et de petits soins..." (Taché).

Les classes progressent toujours. Une centaine d'élèves "d'une assiduité satisfaisante, apprennent à lire, écrire, calculer, s'initient aux éléments de la grammaire, de l'histoire, etc . . . et reçoivent l'instruction des vérités de la foi avec profit".

Le 6 juin 1846, les religieuses mirent leurs élèves en évidence. "Pour la fête de Mgr Provencher, raconte Mère Valade, nous avons demandé à monsieur Laflèche de composer un compliment et une chanson pour faire exécuter par les enfants, ce qu'il eut la bonté de faire, en s'humiliant, disant qu'il n'était pas capable; cependant, c'était bien fait.

"Monseigneur saisit l'occasion pour faire remarquer aux enfants et aux parents le changement qui s'était opéré depuis l'année dernière; ensuite les enfants chantèrent la chanson de fête. Tout le monde trouva cela très beau, et on constata que les enfants avaient fait un grand progrès. On est toujours content de l'instruction que nous donnons et de notre manière d'agir. Vous pouvez croire si Monseigneur était fier. Il l'était d'autant plus qu'on ne l'avait jamais fêté, même sa fête n'était pas connue."

Un événement capital dans l'histoire des Sœurs Grises de l'Ouest se produisit le 17 juin. Les trois premières religieuses formées au Manitoba endossèrent la sainte livrée: les Sœurs Connolly, Whitman et Cusson.

Vers la même époque, la communauté eut l'occasion de se dévouer de façon particulière au soin des malades. Une terrible épidémie exerça ses ravages: tous, adultes et enfants, payaient tribut à l'épouvantable fléau. Les Sœurs se multiplièrent , soignèrent les malades, assistèrent les mourants, consolèrent les familles. On compta jusqu'à neuf enterrements le même jour. Sœur Lagrave devint le docteur le plus respecté de la région, même auprès des autorités civiles!

Cette épreuve passée, la colonie éprouva une grande joie en accueillant, le 5 septembre, un convoi imposant qui comprenait: un autre Oblat, le Père Bermond; deux nouvelles recrues, les Sœurs Gosselin et Ouimet; une postulante, Mlle Lefebvre; une fille dévouée, Sophie Messier, et un serviteur habile, Stanislas Létang.

A l'automne, un futur évêque, le Frère Henri Faraud, minoré, vint rejoindre à son tour la troupe oblate de l'Ouest, en compagnie du Frère Dubé, convers.

Tous ces renforts encourageaient les fondatrices et stimulaient leur zèle. Elles formaient maintenant une

Communauté convenable. Aussi, essayaient-elles d'observer le plus fidèlement possible les prescriptions établies par Mère d'Youville. "Je vous assure, écrivait Mère Valade à la Supérieure générale, en juillet 1845, que quelquefois c'est drôle de nous voir, particulièrement quand je fais l'assemblée des administratrices pour l'examen des comptes que je leur présente, et pour voir l'état de la maison, etc . . . comme il est dit dans la Règle. Si vous nous voyiez, vous ririez bien! . . . mais que nous ayons des raisons ou non, nous suivons la Règle autant que nous pouvons. Par cette fidélité, j'espère que le bon Dieu bénira notre entreprise".

L'année se termina dans la splendeur d'une messe de minuit incomparable. Au Jésus de cire, au luminaire abondant, s'ajouta l'innovation d'un trio d'instrumentistes formés par un nommé Pilot, commis de traite. Trois jeunes Métis tirèrent de leurs violons des accents qui ravirent les fidèles.

La Rivière-Rouge se donnait vraiment des allures de pays civilisé!

X

ENFIN CHEZ ELLES...

Dans les derniers mois de 1846, Mère Valade avait vu sortir de terre les fondations du futur couvent. Elle imprima une impulsion nouvelle aux travaux en chargeant des équipes de préparer tous les matériaux de construction. Elle voulait entrer à tout prix dans leur nouvelle demeure avant la fin de l'année 1847.

L'hiver 1846-47 passa, lent et morne, sur la colonie. Les religieuses trompèrent l'ennui des soirées monotones en s'absorbant dans le travail. Les rudes tâches quotidiennes usaient rapidement le fragile camelot d'Angleterre dont elles étaient vêtues. Aussi fallut-il trouver un substitut plus robuste et plus économique. Sœur Cusson, habile tisserande, s'offrit à les tirer d'embarras avec l'aide de Sœur Gosselin qui avait appris à peigner la laine chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. On trouva aux magasins de la Compagnie deux peignes, grâce auxquels l'industrieuse artisane prépara une laine "aussi soyeuse que de la soie". Il manquait encore un métier. L'abbé Belcourt, homme inventif et habile menuisier, le fabriqua. La première pièce de camelot tissée dans l'Ouest se déroula sur cet appareil. Les Sœurs mélangèrent elles-mêmes la teinture. Toute la communauté revêtit fièrement les costumes sortis de leurs mains besogneuses. Les Sœurs aimaient ce

"nouveau tissu, relevé à leurs yeux par le mérite de l'industrie personnelle".

L'anniversaire de baptême de l'Évêque donna lieu, le 12 février, à une fête intime. Les élèves lurent une adresse, entonnèrent des chants joyeux et Monseigneur manifesta sa bonté habituelle. Il remercia tout le monde avec effusion et pria de nouveau les parents d'aimer et d'aider les bonnes religieuses qui transformaient leurs enfants et soulageaient leurs malades.

Les tendresses de l'Évêque saisissaient toutes les occasions de se manifester. Un jour il aperçoit au magasin de la Compagnie des dragées fraîchement arrivées de l'Est. Il en achète quelques livres et les apporte lui-même au couvent où il espère bien causer une agréable surprise à ses filles, qui n'ont pas connu pareilles douceurs depuis leur arrivée dans l'Ouest. Il pénètre dans la salle de communauté et, sans s'apercevoir que professes et novices sont en examen particulier, il jette au milieu de la place une poignée de ces bonbons appelés "grains de blé" en disant: "peti!..., peti!..., peti", comme on fait pour appeler les poussins.

"A l'accent paternel du pasteur chéri, dit la Chronique, toutes se lèvent et les jeunes s'empressent de ramasser la manne sucrée. Monseigneur s'aperçut vite qu'il avait interrompu un exercice spirituel. Il se confondit en excuses et promit de retourner plus tard achever la distribution de ces douceurs."

On attendait le printemps avec une impatience fébrile. Toutes guettaient l'arrivée du bois de construction pour le couvent. Deux bûcherons envoyés en haut de Pembina préparèrent les pièces et les soliveaux. Mais quand il fallut entreprendre le flottage, ils abandonnèrent la partie. Au lieu des cajeux, ce furent les ouvriers qui revinrent, la hache sur l'épaule, tout penauds

de n'avoir pu draver les matériaux. Mgr Provencher éprouva un vif désappointement. Par bonheur, l'ingénieux Stanislas Létang, familier avec les travaux de chantiers, offrit de compléter l'entreprise. Aidé du Métis Roussin, il prépara un imposant radeau qu'il conduisit à bon port.

Les crues printannières allaient-elles retarder les travaux? Les Sœurs demandèrent à Dieu de les préserver. Le Ciel se montra clément. La Rouge resta dans son lit. Les Sœurs aidèrent à déblayer le terrain et à dégager les piles de planches enneigées. Elles vaquaient en même temps à leurs tâches respectives, alourdies par les travaux saisonniers: semailles et jardinages. Elles semèrent cette année-là, de leurs mains, 25 minots de blé et 5 de pommes de terre.

Mais il fallait encore que l'épreuve frappât les religieuses. Si l'inondation les avait épargnées, une sécheresse persistante provoqua un feu de brousse qui consuma les planches préparées pour la toiture du couvent. Ce contretemps menaçait de retarder la construction de plusieurs mois. Mère Valade se résigna mal à ce nouveau délai. Elle chercha, contre tout espoir, à se procurer d'autres planches. Elle en découvrit, comme par miracle, chez un Anglais protestant qui les céda à un prix modique. Les Métis admirèrent l'action de la Providence.

Tout allait pour le mieux. On vantait la rapidité des travaux quand, au moment de monter le comble, un accident d'échafaudage blessa grièvement deux ouvriers. Il n'en restait plus qu'un pour achever la besogne. Les religieuses le stimulèrent et l'encouragèrent tellement qu'il accomplit des merveilles. Quand ses compagnons revinrent, ils n'en croyaient pas leurs yeux. "C'est certain, dirent-ils, que les anges t'ont aidé!"

Entretemps, l'abbé Belcourt descendit vers l'Est. Il toucha Montréal en pleine crise de typhus. La mort fauchait 40 à 50 personnes chaque jour. L'Hôpital-Général vivait des heures de profonde angoisse. Vingt-huit religieuses, revenues des foyers de contamination, gisaient écrasées par le mal. Plus des trois-quarts des effectifs payaient dans la souffrance leur zèle héroïque. Sept moururent. Les Sulpiciens, de leur côté, fournirent cinq victimes. Ces nouvelles accablantes, rapportées à Saint-Boniface au début d'octobre, assombrirent la petite communauté.

Deux professions dissipèrent, le 21 novembre, ce climat de deuil. Sœurs Withman et Cusson prononcèrent leurs "vœux de religion" et accrurent les effectifs de la mission naissante. Cependant l'hiver sévissait déjà et la maison n'était pas encore prête. Il ne fallait pas qu'une autre saison passât ainsi. Mère Valade prit une décision héroïque. Le toit posé, on pouvait toujours rendre quelques pièces habitables. Une fois de plus, la communauté entière se mit à la tâche. On enleva les débris de matériaux restés sur les planchers; on entra quelques meubles. Mgr Provencher désapprouvait cette hâte audacieuse. Il se rendit enfin aux raisonnements de la supérieure. L'entrée dans le couvent à demi construit eut lieu le 31 décembre. C'est dans cette maison froide, nue, sévère, que les religieuses passèrent la dernière nuit de 1847. Un indéfinissable sentiment, fait de tristesse et de joie, les envahit au moment où elles prirent possession de ce monastère, le premier érigé dans l'Ouest.

La communauté entrait enfin dans une phase plus réconfortante. Ses effectifs comptaient huit Sœurs professes, une novice, deux pensionnaires et un domestique. Toutes les œuvres futures existaient déjà en germe: l'éducation, le soin des malades, le soutien des pauvres, l'entretien des sanctuaires, etc. Durant l'année les clas-

ses avaient reçu de 120 à 130 élèves. Sœur Ouimet enseignait aux filles et Sœur Connolly aux garçons. Sœur Lafrance dirigeait les études. Une sainte émulation régnait au milieu de cette petite famille unie par les liens de la charité.

Durant leur première soirée au couvent, les religieuses ornèrent la salle de communauté où Mgr Provencher devait célébrer le lendemain. On plaça au centre la statue de plomb offerte par le Père Larré. Cette vierge précieuse les avait accompagnées dans leur dure montée en canot. Elle présida par la suite aux réunions de la communauté.

La nuit n'apporta pas le repos habituel. Trop de souvenirs et d'espérances bouleversaient l'esprit des religieuses. Quand le premier *Benedicamus* de l'année 1848 retentit à 4h.30, le jour de l'An au matin, plusieurs n'avaient pas fermé l'œil... Après la messe, Mgr Provencher vint présenter ses vœux aux Sœurs: "Je vous bénis, mes chères filles, leur dit-il, comme pasteur et comme père; je bénis votre maison; je bénis vos travaux, et j'espère que Dieu fera fructifier vos œuvres. Bon courage toujours."

Durant la journée, les visiteurs affluèrent. Par toutes les issues entraient hommes, femmes et enfants, désireux de visiter la merveilleuse bâtisse. Les religieuses n'en finissaient plus de montrer les quatre pièces habitées, de répondre à toutes les questions. La nouvelle demeure n'offrait pourtant rien d'extraordinaire. "C'était d'abord, nous dit la Chronique, au pignon sud-ouest, la salle de communauté mesurant 21 pieds carrés. Le jour y pénétrait agréablement par deux croisées dont l'une ouverte sur le pignon, et l'autre donnant vue de la façade, sur un jardin spacieux, séparé de la Rivière Rouge par le chemin du Roi. Une pièce de même dimension lui était contiguë. C'était un dortoir où l'on avait placé

six lits. Un bureau et une chaise un peu à l'écart improvisaient, pour la supérieure, la "Procure". Vis-à-vis apparaissait le troisième appartement, séparé du dortoir par un corridor de six pieds en sa largeur, courant, en sa longueur, sur les cent pieds de la maison. Cette chambre avait plusieurs destinations. Quatre couchettes y trouvaient place la nuit. On se hâtait, à l'heure matinale, de les dissimuler dans un coin pour poser sur ses tréteaux la longue table du réfectoire. La cuisine était adjacente; elle tenait lieu, au besoin, de boulangerie et de buanderie. En revenant au centre, on voyait une échelle qui servait aux ouvriers pour monter au second étage. Elle divisait ainsi les cinquante pieds de menuiserie terminés dans le bas des cinquante autres pieds qui demeuraient à l'état de chantier. La pluie, la neige y pénétraient de toutes parts. Le vent soulevait également des nuages de poussière et de chaux dont on se mettait difficilement à l'abri, en suspendant des peaux de buffle, comme mur de séparation."

Le froid sévit avec rigueur durant tout l'hiver. L'eau gelait dans la maison au cours de la nuit. Les légumes et le pain subissaient le même sort, ce qui leur enlevait toute saveur. Par surcroît les denrées devinrent très rares. Mère Valade dissimulait de son mieux cette situation pénible. Mais Mgr Provencher savait déjouer l'esprit de sacrifice de la supérieure et faisait porter par sa ménagère des plats qui allégeaient les privations de la communauté. A maintes reprises la bonne Ursule, servante de l'évêché, visitait le garde-manger et suppléait à ses déficiences. Les jours de mauvais temps, les sœurs qui enseignaient au sous-sol de la résidence épiscopale dînaient à leur ancien réfectoire. "La maison du père, disait alors le saint évêque, est la maison des enfants!"

La fin de l'hiver s'illumina d'une touchante cérémonie. Marguerite Connolly, première recrue des Sœurs Grises

dans l'Ouest canadien, fit profession, le 25 mars 1848. La salle de communauté, transformée en chapelle, éclatait d'allégresse malgré la nudité de ses murs. La jeune Métisse qui se livrait pour toujours à la vie religieuse comptait à peine dix-huit ans. Mgr Provencher officia, assisté des Pères Aubert et Bermond. Aux premiers rangs de l'assistance recueillie, Mme Connolly, toute heureuse de l'événement, remerciait Dieu d'avoir conduit sur les bords de la Rivière Rouge les filles spirituelles de Mère d'Youville.

Le même jour, et dans la même chapelle improvisée, deux jeunes Sauteux, Marguerite Mizepitt et son frère, accueillirent les bénédictions du ciel. La jeune fille fit sa première communion et le garçonnet reçut l'eau baptismale. Heureuse coïncidence qui entraînait au pied de l'autel les prémices de l'apostolat de la jeune Sœur Connolly, le jour même où elle se consacrait à Dieu.

Le printemps vint réchauffer le cœur des religieuses en même temps qu'il égayait la nature, rappelait les oiseaux piailleurs et verdissait les champs. La Rouge demeura sagement entre ses rives et toute la colonie se mit avec ardeur aux travaux agricoles.

Les Sœurs, pour leur part, virent s'augmenter le cheptel de leur ferme. A la fringante pouliche, Nouvelle, vinrent bientôt se joindre huit vaches et six moutons, dont les joyeux appels complétèrent le climat bucolique de l'Institut!

Chaque soir de mai, religieuses, élèves et fidèles se pressèrent dans la cathédrale pour les exercices du mois de Marie. Les Sœurs préparaient en même temps le trousseau et l'autel portatif du jeune Père Faraud qui, au mois de juin, devait partir pour l'Ile-à-la-Crosse.

Au cours de l'été, Jésus lui-même vint frapper à la porte du monastère dans la personne d'un Indien d'une

vingtaine d'années tout couvert de plaies et que Mère Valade accueillit avec joie. Sœur Connolly entreprit d'instruire le jeune païen qui, peu après, reçut le baptême et mourut, tout heureux d'aller recueillir la palme des élus.

Grâce aux Sœurs Grises, l'Église de l'Ouest accomplissait des progrès étonnants dont Mgr Provencher rendait grâces au Ciel.

XI

LES CADRES SE PRÉCISENT

Le 4 juin 1848, des bulles romaines arrivèrent à Saint-Boniface. Elles érigeaient le vicariat de la Rivière-Rouge en évêché et nommaient Mgr Provencher évêque du Nord-Ouest. Le nouveau titulaire accueillit la promotion avec calme: "Ce nom d'évêque du Nord-Ouest ne signifie rien, écrivit-il à Mgr Bourget. Le Nord-Ouest n'est pas une place, c'est un pays encore inconnu au loin; ici même, par Nord-Ouest, on entend la compagnie de ce nom. Pourquoi ne pas dire l'évêque de la Baie d'Hudson, ce serait un nom que tout le monde entendrait? J'aimerais mieux signer l'évêque de Saint-Boniface ou de la Rivière-Rouge; si vous voulez, je le demanderai à Rome. Je vais prendre possession de mon siège le 18 juin, jour de la Sainte-Trinité. Ce ne sera pas une cérémonie bien imposante; je n'ai que le Père Aubert avec moi; peu de peuple, les voyages à la prairie et à la mer enlèvent la plupart des hommes. Priez pour moi. Sous différents titres, me voilà rendu à vingt-six ans d'épiscopat. Je finirai par être un évêque comme les autres, et à entrer dans le droit commun."

Si le nouvel évêque avait pensé que son intronisation passerait inaperçue il avait mal jugé ses collaborateurs. Le père Aubert, Mère Valade et Sœur Lagrave lui ménagèrent des surprises. Le 18 juin, lorsque les sonneries de cloches chantèrent leur joie, une foule fervente cou-

vrait la place. Toutes les personnes valides étaient là, les yeux illuminés de joie, la figure radieuse. Une cavalcade d'une trentaine de cavaliers paradait fièrement attendant la sortie du prélat pour lui servir une salve de mousquets.

Une procession colorée escorta le Pontife à l'église. Le Chœur de Sœur Lagrave se surpassa et le Père Aubert "fit un sermon onctueux et plein de mérite." Monseigneur Provencher remercia avec émotion ses ouailles et il redit une fois de plus sa gratitude au Ciel et ses espérances en l'avenir de sa petite chrétienté de l'Ouest.

Après la brève illumination d'âme de ces réjouissances religieuses, la vie de la Rivière-Rouge reprit son cours normal. Les Sœurs se remirent fiévreusement au travail pour compléter leur pauvre installation. Elles devaient fournir le gros de la besogne afin de ne pas encourir des dettes trop lourdes. Les travaux de l'été passèrent surtout à l'achèvement de la petite chapelle, "placée au centre et mesurant 18 x 36." Sœur Lagrave déploya une fois de plus ses talents de décoratrice. Elle orna les murs d'une corniche peinte, tandis que ses compagnes taillaient et brodaient des ornements pour l'autel. Le modeste temple se trouva prêt à temps pour accueillir Monseigneur Demers, le premier évêque de Victoria. Le jour de la bénédiction, 7 juillet, deux évêques, assistés du Père Aubert, évoluèrent dans le chœur minuscule qui en parut tout transformé.

Malgré leur installation de fortune, les religieuses se sentaient déjà chez elles et suivaient d'aussi près que possible toutes les prescriptions de leur vie monastique. Leur petite chapelle surtout les accueillait souvent pour les saints exercices de la communauté.

La progression des travaux permit d'accueillir de nouveaux pensionnaires. Le 10 juillet, un couple res-

pectable vint se confier aux bonnes sœurs; monsieur Jean-Baptiste Cyr et son épouse, Julie Cadotte, firent dorénavant partie de la maisonnée. Ces deux vieillards savaient se rendre utiles de bien des façons; la bonne vieille aidait au ménage et à la cuisine, tandis que le père Cyr, malgré ses 78 ans, entrait le bois, charriait l'eau, et se livrait à la chasse aux tourtes. Lorsqu'il revenait bredouille on s'en rendait compte à distance par son air piteux. Mais lorsqu'il rapportait du gibier, il entonnait gaiement des refrains comme celui-ci: "Derrière chez nous, y a t'un étang . . ."

A la fin de juillet, la communauté déménagea dans des appartements neufs. La salle des exercices était maintenant meublée et ornée presque aussi richement qu'à la Maison-Mère! On avait réservé une place d'honneur à l'horloge dont le "mécanisme faisait carillonner agréablement les heures, les demies et les quarts. Elle fut placée dans un angle près de la porte de la chambre de la supérieure. On appendit au fond de l'appartement, entre les deux chassis, un beau crucifix peint sur toile, donné par madame Leprohon quand les Sœurs Grises quittèrent Montréal en 1844. A sa droite on plaça l'image de la très sainte Vierge; à sa gauche, celle de saint Joseph. Le portrait à l'huile de Monseigneur Provencher trouve aussitôt sa place dans le trumeau du mur principal. On le dirait vivant, observant les pas, les démarches des religieuses qu'il a attirées dans ses sentiers pleins d'œuvres et de mérites. Le pinceau a également donné les traits vénérés de M. Normant et de la Mère d'Youville; ils sont convenablement mis vis-à-vis le crucifix."

Au cours du mois d'août, un cadeau du Père Aubert plongea Sœur Lagrave dans la joie. Jusque là, aucun instrument musical n'avait rehaussé l'éclat des voix au cours des cérémonies religieuses. Le bon Père offrit un

petit orgue "fabriqué au pays. Il l'avait gagné dans une loterie. Cet instrument aux sons doux et suaves était le premier connu . . . On le monta avec empressement dans le jubé de la chapelle."

Un bonheur en amène un autre. Après l'orgue, vint une cloche, don de Mgr Provencher. "Bientôt on entendit les sons religieux descendant du toit. Durant quarante-deux ans elle annonça l'heure du règlement et de la prière, chantant les joies, pleurant les deuils . . ."

Mises en veine par ces transformations, les religieuses décidèrent d'y ajouter un complément. "Elles s'ingénièrent à faire, pour la chapelle, une statue de carton de cinq pieds de hauteur, telle qu'on en fabriquait à cette époque à la Maison-Mère. Sœur Gosselin connaissait le métier; Sœur Lagrave ne l'ignorait point; en outre elle avait son pinceau. Ces courageuses artistes réussirent à représenter la très Sainte-Vierge sous son beau titre de l'Immaculée-Conception. La statue, posée sur un globe terrestre, était majestueuse. La figure rayonnait d'une ravissante expression de bonté et de douceur. La robe de la Madone était blanche, son manteau bleu azur, son voile d'une teinte lilas très pâle. Jamais on n'avait vu, disait-on, une aussi belle statue de la Vierge au Nord-Ouest. Le 5 novembre, on en fit la bénédiction avec solennité et on l'éleva sur le rétable, en arrière du tabernacle."

Pour compléter l'équipement religieux du temple intime, Mgr Provencher érigea, le 12 novembre, le chemin de la croix offert en 1844 par M. Larré, sulpicien. Jamais autant de consolations n'étaient venues réjouir, en si peu de semaines, l'âme des généreuses exilées de la Rivière-Rouge. L'année 1848 laissa dans la petite famille des souvenirs dont on s'entretint fort longtemps.

Au début de janvier 1849, la conversion d'une jeune Métisse, Bethsey Bremmer, apporta beaucoup de joie.

D'autres recrues récompensèrent aussi le zèle des missionnaires. Tellement qu'il fallut encore aménager d'autres pièces en plein hiver.

La saison était particulièrement rigoureuse, et le couvent neuf protégeait mal ses occupantes. "Les croisées se couvraient tellement de givre qu'on se servait d'un fer chaud pour obtenir quelques rayons de lumière . . . À l'heure matinale, les sœurs respiraient le bon air souvent de 40 degrés au-dessous de zéro, pour aller traire les vaches et soigner les volailles . . ."

Cette vie pénible chagrinait fort Monseigneur Provencher qui tâchait d'adoucir, par des attentions délicates, le sort de ses chères filles. Il s'ingéniait à leur réserver des surprises agréables. Comme il avait remarqué, lors de sa visite du jour de l'an, que des religieuses restaient assises sur leurs talons, faute de chaises, il leur envoya porter son propre mobilier de salon: une table, trois fauteuils et huit chaises. "Ces meubles en bois de chêne étaient les mieux confectionnés du pays." Un peu plus tard, il fit don d'un ostensoir et d'un encensoir en argent. Il y ajouta ensuite le cadeau d'une pièce de drap blanc reçue d'Angleterre. . . . "Elles teignirent cette étoffe et en firent des robes. Après vingt ans d'usage, les anciennes étaient fières de faire voir aux nouvelles missionnaires ce vêtement qu'elles portaient encore."

Le printemps de 1849 rappela aux religieuses qu'elles avaient déjà cinq ans d'apostolat héroïque à leur crédit. Elles ne s'en glorifiaient pas, mais le souvenir de la rupture d'avril 1844 ravivait les émotions vécues au départ de Montréal et les péripéties de la crucifiante montée vers la Rivière-Rouge. Le courrier du printemps ramena leurs âmes vers la chère maison de là-bas. Aux élections quinquennales de l'automne précédent, Mère Rose Coutlée, sœur d'une des quatre fondatrices, avait été

élue supérieure générale. La nouvelle souleva beaucoup de joie.

Au mois de juin, un appel de la Maison-Mère vint remuer profondément l'âme de Mère Valade. On l'invitait à se rendre au chapitre général de l'Institut. La bonne mère supérieure s'était résignée à ne jamais revoir son pays natal ni la demeure où elle avait pensé servir Dieu toute sa vie. Il lui semblait presque impossible d'affronter de nouveau les misères du voyage, aller et retour! La volonté de Dieu s'exprimait clairement toutefois, et elle décida de partir avec une compagne, Sœur Ouimet. Les voyageuses reprirent le costume hybride dont elles avaient gardé si mauvais souvenir; elles chargèrent sur des charettes leurs bagages, des provisions, des lits, une tente, et, au pas des bœufs "à la lente et pesante allure", elles se mirent en route, le 30 août 1849. Le convoi se rendit à Saint-Paul; de là, les deux voyageuses empruntèrent les routes un peu plus confortables des États-Unis. Elles atteignirent Montréal le 15 octobre.

Une cérémonie touchante se déroula durant le séjour de Mère Valade à la Maison-Mère. Deux années auparavant, on avait recherché les restes de la Mère Fondatrice, à l'occasion du centenaire de la prise de possession de l'Hôpital-Général. Les fouilles avaient offert certaines difficultés d'identification. "Ces ossements précieux ayant été transportés, le 5 décembre 1849, dans une des salles de l'Hôpital, toutes les sœurs s'empressèrent d'aller les vénérer avec une religieuse et filiale affection. Des larmes de reconnaissance, d'amour, de dévotion trahissaient les sentiments de tous les cœurs. Ces ossements qu'on ne touchait qu'avec un respect profond furent remis dans leur position naturelle au moyen d'une monture artificelle. La tête fut recouverte d'un masque de de cire, représentant les traits de notre vénérable Mère d'Youville. On recouvrit ce corps des habits de l'Ins-

titut. On mit entre ses mains l'acte autographe des premiers engagements qu'elle contracta et signa elle-même, en 1745. (...) Le 23 décembre, jour anniversaire de la mort de notre vénérable Fondatrice, avait été choisi pour la translation de ses restes précieux, qui furent d'abord transportés dans l'église de l'Hôpital, après les cérémonies et prières d'usage pour la levée des corps. Il fut placé au milieu de la nef, sur un lit de parade, décoré de draperies blanches et de fleurs artificielles."

À la Rivière-Rouge, l'absence de Mère Valade creusait un vide. Mais les religieuses vaquaient à leurs besognes multiples avec leur vaillance coutumière. La santé débile de l'abbé Laflèche, rappelé de l'Ile-à-la-Crosse, causait des inquiétudes. La bonne sœur Lagrave, qui se rappelait les bontés du missionnaire lors de sa cruelle épreuve de l'été 1844, entourait le malade de soins attentifs. Mais le futur évêque des Trois-Rivières se révélait un patient difficile à immobiliser. Sa fougue lui faisait briser toutes les consignes de repos. Il désespérait sa dévouée garde-malade. Son indocilité lui valut la glorieuse claudication qu'il promena, tout le reste de sa vie, comme un témoignage permanent de ses campagnes apostoliques dans les pays d'En-Haut.

Au mois de septembre, arriva à Saint-Boniface un harmonium Debain, que Monseigneur avait fait venir de France. "C'est le premier importé au Nord-Ouest. Monsieur l'abbé Laflèche fut le premier qui le toucha dans la cathédrale de Saint-Boniface."

L'hiver apporta son cortège habituel de souffrances, que la hâte de voir revenir Mère Valade faisait supporter avec résignation. La supérieure de Saint-Boniface employait bien son temps là-bas. Elle plaidait chaleureusement en faveur de sa mission, mais la rareté des sujets empêcha la Communauté de répondre à ses demandes. Elle n'obtint qu'une jeune professe, Sœur Laurent.

La filiale de Saint-Hyacinthe lui céda heureusement Sœur Fiset. Deux novices, Mesdemoiselles Lespérance et Ford se joignirent au groupe quelques jours avant le départ. Deux autres jeunes filles, Marie Marchand et Émerance Payé, ainsi que deux serviteurs, Abraham Dufort et Joseph Pigeon, complétèrent la convoi de renforts.

Parti de Montréal le 19 juin 1850, le groupe arrive à Buffalo le 22. Le passeur du lac Érié avait quitté le port dix minutes plus tôt. Cruelle déception ! Le prochain navire ne partait que le lundi suivant. Où loger ?

Il existait depuis peu, à Buffalo, un couvent de Religieuses. Mère Lagrave y demande l'hospitalité. "You are too many !" s'écria la supérieure, dans un premier mouvement bien légitime. Mais elle se ressaisit très vite: "On se tassera et chacune aura sa place !"

Le lendemain, les voyageurs apprirent avec stupéfaction que le vaisseau avait sombré durant la nuit, entraînant sous les flots ses trois cents passagers. Ainsi le contretemps qui avait semblé si fâcheux se révélait une attention miraculeuse de la divine Providence !

La troupe atteignit heureusement St-Paul le 3 juillet. M. Kittson, chargé de la conduire à Saint-Boniface, manquait au rendez-vous. Les pluies abondantes avaient rendu les chemins impassables. La fatigue et la maladie torturaient Mère Valade. L'attente et la nécessité de vivre en pension ajoutaient à ses ennuis. Un saint missionnaire, l'abbé Ravoux, desservant de Saint-Pierre et de Saint-Paul, la tira de cette peine: "Tout est commun entre missionnaires, dit-il. Ainsi, acceptez le logement que j'ai à Saint-Paul; pour moi, je me retire à Saint-Pierre." Le logis comptait un étage et mesurait vingt pieds carrés. Une table, deux chaises et une caisse composaient l'ameublement. Un grenier rempli de vermine

et de moustiques servit de dortoir. Telle était alors l'installation du futur évêché de Saint-Paul, Minnesota.

Les saintes femmes occupèrent utilement ces quatre semaines de retard. Une quarantaine d'enfants apprirent un peu de catéchisme. Sœur L'Espérance enseignait en français, et Sœur Ford en anglais. Les autres nettoyèrent l'église, blanchirent le linge de la sacristie, réparèrent les ornements sacerdotaux.

Le convoi de M. Kittson apparut à la fin de juillet. Il reprit sa route le 3 août. Les quatre-vingts charrettes s'avançaient d'une démarche instable et lente, comme un long serpent déroulant ses anneaux dans l'infini des plaines. Durant plus d'un mois, elles roulèrent dans la poussière ou la boue, au pas somnolent des bœufs. La distance de Saint-Paul à la Rivière Rouge est de 600 milles. On traversa une trentaine de rivières au moyen de ponts et de radeaux. Des nuées de moustiques harcelaient la caravane. La marche était si lente que parfois le soir on entrevoyait encore le feu du campement abandonné le matin. Les vivres s'épuisèrent. La ration ne se composa plus que d'une poignée de riz par jour.

Le cortège toucha enfin Pembina le 8 septembre. Une barge devait attendre les voyageuses. Elle ne parut pas. On reprit les charrettes pour une autre randonnée de douze jours.

Avec quel enthousiasme la communauté salua la supérieure et sa précieuse escorte ! La séparation avait paru longue de part et d'autre.

Durant les semaines qui suivirent, le couvent bourdonna d'échanges d'impressions et de nouvelles!

le cha

XII

PREMIERS ESSAIMS

La petite communauté se chiffrait maintenant à 33 personnes, dont neuf Sœurs professes, deux auxiliaires, deux postulantes, huit pauvres hébergés, dix élèves pensionnaires et deux engagés. L'externat de Saint-Boniface comptait quatre-vingts élèves des deux sexes. L'œuvre allait bientôt déborder en dehors de ses cadres primitifs.

L'infirmité de l'abbé Laflèche le condamnait à restreindre son apostolat. Malgré son goût des grands espaces, il avait accepté le poste de Saint-François-Xavier, à une vingtaine de milles de Saint-Boniface. Le hameau existait depuis 1824 et il était devenu un village assez considérable. L'éducation des enfants, l'entretien de l'église et de la sacristie, le service du presbytère et la visite des malades réclamaient le zèle des religieuses. L'évêque appuya la supplique de l'abbé Laflèche. Mère Valade, toujours prête à servir, accepta cette invitation flatteuse. Le choix des fondatrices ne tarda pas. "C'est à nous de partir, s'écrièrent Sœurs Lagrave et Lafrance, puisque nous sommes les premières arrivées dans l'Ouest. Nous sommes plus habituées que nos jeunes sœurs aux fatigues et aux privations."

Elles quittèrent Saint-Boniface le 5 novembre 1850 et logèrent tout d'abord dans une vieille bâtisse construite par l'abbé Poiré. Dès le début, un grand nombre

d'enfants, la plupart Cris ou Sauteux, se pressèrent autour des "femmes de la prière" pour apprendre à parler, lire et chanter en français.

"Il n'y eut alors, dit la Chronique, aucune condition proprement dite passée entre Monseigneur et les Sœurs. Étendre le royaume de Dieu dans les âmes était la seule ambition des personnes qui travaillaient, d'un commun accord, à la vigne du Seigneur. Ajoutons que nos sœurs trouvèrent toujours un adoucissement aux peines inhérentes à leur position, dans les bontés paternelles de Monseigneur et de ses missionnaires."

À sa tendre sollicitude, l'évêque joignait une grande humilité. À l'été 1850, le Père Bermond remplaça le Père Aubert comme aumônier des Sœurs Grises. Mgr Provencher crut plus convenable d'abandonner la direction spirituelle des religieuses. Il confia cette tâche délicate au nouveau chapelain.

Le temps pesait déjà sur les robustes épaules du premier apôtre de l'Ouest. Le 12 février 1851 marquait le 64e anniversaire du Prélat. Aux hommages traditionnels, il répondit: "Je ne mérite pas les éloges que vous me prodiguez. Dieu seul mérite d'être loué." Puis ses regards se portèrent vers les enfants, espoirs de l'avenir: "Remerciez Dieu de vous avoir donné des Sœurs pour former vos jeunes cœurs à la vertu et à la pratique de vos devoirs sociaux. Et vous, parents chrétiens, faites des sacrifices pour envoyer vos enfants à l'école; les Sœurs en ont fait de très grands pour venir dans ce pays répandre le bienfait inconnu de l'éducation."

Au mois de juin, l'Évêque fit terminer la voûte de sa cathédrale. Le temple commençait à prendre bel air. Mais des décorations picturales s'imposaient pour en cacher la nudité. On confia la besogne à Sœur Lagrave. Elle vint à cet effet de la Prairie du Cheval Blanc. Cette

fois, les travaux prenaient une envergure considérable. Elle se fit assister de quelques compagnes. La vaillante équipe se dispersa dans les échafauds. Bientôt surgirent, au-dessus des colonnes, des urnes débordantes de fleurs aux couleurs vives. Des guirlandes de roses coururent d'un chapiteau à l'autre. Les artistes improvisées firent merveille. Mgr Provencher suivait les progrès de l'œuvre. Il n'en croyait pas ses yeux. Comme sa cathédrale aurait grande allure quand il officierait en pleine pompe, la mitre sur la tête et la crosse au poing! Alors il fixerait ses regards sur les voûtes et sa mémoire le ramènerait à ses humbles débuts. Quelles transformations depuis la misère presque abjecte d'autrefois. Aujourd'hui enfin, Dieu serait logé convenablement. Il n'y avait pas que l'évêque à se réjouir des exploits artistiques de Sœur Lagrave. Les Indiennes et les Métisses venaient les admirer, bouche ouverte, des heures durant. Elles y puisaient même des motifs de décoration qu'elles reproduisaient de leur mieux dans leurs broderies de perles ou leurs ornementations en poils de porc-épic.

Au printemps, le mauvais état de santé de l'évêque l'empêcha d'assister au Concile de Québec. Il se préparait à partir, quand l'abbé Laflèche, son vicaire général, lui rappela courageusement une dure réalité: "Je crains que vous ne mouriez en Canada et il ne convient pas que vous soyez enterré ailleurs qu'à Saint-Boniface. Vous êtes le premier évêque de ce pays; vous avez consacré toute votre vie au salut des âmes; vous devez reposer, après votre mort, là où vous avez exercé votre zèle. Ce sera une consolation, pour ceux qui resteront après vous, de posséder votre dépouille mortelle". Mgr Provencher tint compte de l'avertissement. Il renonça au voyage.

Ses infirmités paralysaient son zèle. La présence d'un jeune pontife à ses côtés serait un réconfort précieux. Les bulles lui accordant un auxiliaire étaient déjà par-

venues à Québec. Elles désignaient à ce poste l'abbé Laflèche. Celui-ci déclina l'honneur et le fardeau. Ses forces physiques trop ébranlées justifiaient apparemment ce refus. Avec l'autorisation de Rome, le nom du Père Taché remplaça, sur le document, celui de son ami. En quittant Montréal pour retourner à Saint-Boniface, à l'été 1850, Mère Valade avait apporté la pièce précieuse. Mgr Provencher rappela de l'Île-à-la-Crosse le jeune élu et l'accueillit affectueusement, le 4 juillet. Le vieil évêque désirait consacrer lui-même son coadjuteur, dans sa pimpante cathédrale. Mais Mgr de Mazenod voulut honorer de ses mains l'enfant chéri de sa famille spirituelle. Il lui conféra l'onction sainte dans l'église de Viviers, en France, le 23 novembre 1851. Le sort de l'Église de l'Ouest reposait entre bonnes et fortes mains!

Entretemps, les religieuses complétaient leur installation. À son voyage dans l'Est, Mère Valade avait acheté un moulin à cardes; le feu le détruisit avant le départ. La Supérieure en commanda un autre, qui arriva par la route de Saint-Paul, après de longs délais. Cet appareil permit de transformer les laines du pays en étoffes et tissus de toute nature. Vers la même époque, un piano tomba tout simplement du ciel, comme par enchantement! Il avait été envoyé d'Angleterre par une famille amie. C'était le premier qu'on voyait dans l'Ouest. Avec quel joyeux étonnement, les jeunes s'initièrent aux magies de la musique.

Les œuvres d'éducation continuaient de progresser. Le 7 septembre 1850, Mgr Provencher avait béni deux autres classes aménagées au couvent. Les garçons et les filles reçurent leur instruction dans des pièces séparées. Le deuxième étage du couvent se partagea en un dortoir pour les pensionnaires, une chambre de musique, une infirmerie et une salle à couture.

Les années apportaient chacune leur lot d'épreuves. Les longues pluies de l'été 1851 compromirent de nouveau les récoltes. Par surcroît, la chasse fut preque nulle, ainsi que la pêche. La disette menaça le pays. Les religieuses acceptèrent ces privations avec courage. Elles partagèrent avec la population affamée leur maigre réserve de vivres.

La vie se déroulait quand même normalement. On finit par s'habituer à tout, même à la misère et à la faim. À Noël, les paroissiens éprouvèrent de nouveau l'agréable surprise d'entendre les sons enveloppants de plusieurs violons mêlés aux accords de l'harmonium. La splendeur de la cérémonie attira et médusa même les protestants, empoignés par la ferveur des fidèles, la beauté de la musique et l'éclat des lumières.

Au début de l'année 1852, la santé de Mgr Provencher et celle de Mère Valade causèrent de graves inquiétudes. Grâce aux prières et aux bons soins des religieuses, tous deux surmontèrent ces épreuves. De retour à leurs travaux habituels, ils furent parrain et marraine, au baptême d'une jeune protestante, Maria Sinclair, que son père avait placée au couvent ainsi que ses deux sœurs, Henriette et Jessie.

La fonte des neiges ramena les soucis coutumiers. La Rivière-Rouge se permit encore des excès. En avril, les glaces s'ébranlèrent avec fracas, l'eau monta et noya la vallée. On évacua les maisons les plus en péril. Des familles campèrent sur les coteaux. Les chevaux et les bêtes à cornes les y suivirent. Mgr Provencher mit sa cathédrale et son évêché à la disposition de ses ouailles. On y entassa meubles et effets disparates. L'eau montait toujours. Le 20 mai, elle couvrait le sol d'une nappe de cinq pieds d'épaisseur. Au couvent, elle dépassait d'un pied et demi le plancher du premier étage. Un vent terrible souffla dans la nuit du 16 au 17 mai. Le clapot-

tement des vagues dans la bâtisse donnait à ses habitants l'impression d'être balottés sur un vaisseau en détresse. Des amoncellements de perches et de bois de chauffage, qu'on pensait en sûreté, suivirent les flots bourbeux. On vit passer, flottant sur les eaux furieuses, des maisons aux volets ouverts et des bâtiments remplis de volailles caquetantes.

L'évêque et ses prêtres demeuraient dans l'évêché, comme sur une île au milieu de la mer. Le Père Bermond se rendait chaque jour en canot chez les religieuses. Sœur L'Espérance fit profession au milieu de cette révolte des éléments. Le 12 mai, on se réfugia au deuxième étage. Tandis que le Saint-Sacrement prenait place au jubé, on installait la cuisine à l'infirmerie et les vieillards à la salle de musique; un grand malade, Louis Carrière, occupa la salle de couture. Cet homme, doué d'une fort belle voix, chantait de son lit les hymnes liturgiques, la messe des morts, le Dies irae, etc . . . Il tirait les larmes de ses auditeurs.

Sereines au milieu des dangers et des intempéries, les religieuses poursuivaient leurs tâches quotidiennes. Les eaux commencèrent à baisser le 19 mai. Le 1er juin, le rez-de-chaussée se libérait. Enfin, cinq jours plus tard, la terre elle-même apparaissait à travers les déchirures de la nappe liquide. L'inondation avait duré trois mois.

Durant ces longues journées d'épreuves, toute la chrétienté de l'Ouest attendait avec fièvre le retour de Mgr Taché. Le 20 juin, les canots de la Compagnie de la Baie d'Hudson apparurent. Mais l'évêque n'était pas à bord. Une sombre inquiétude s'empara de Mgr Provencher. Son jeune auxiliaire avait-il manqué les canots? Viendrait-il par terre? Et les Sioux barbares? Ces craintes heureusement n'étaient pas fondées. Mgr Taché arriva deux jours plus tard. Deux recrues pré-

cieuses l'accompagnaient: le Père Grollier et l'abbé Lacombe, futur Oblat.

Mais les soucis n'abandonnent guère les fondateurs d'œuvre. Les récoltes furent tellement mauvaises une fois de plus que Mère Valade dut, malgré sa répugnance, contracter un emprunt pour assurer la vie de sa famille spirituelle. En mars 1853, on apprit que les Clercs de Saint-Viateur, dont Mgr Taché avait obtenu le concours pour l'enseignement des garçons, ne viendraient pas à Saint-Boniface. Mgr Provencher ne possédait pas l'argent nécessaire à leurs passages. Les religieuses durent se multiplier. Comme les pensionnaires ne payaient qu'en pemmikan, Mère Valade ne vit qu'un moyen de nourrir sa communauté : augmenter les semences. Les sœurs n'auraient qu'à travailler double !

La grande épreuve redoutée depuis quelque temps s'abattit sur l'Ouest. Le 15 mai, dimanche de la Pentecôte, Mgr Provencher n'apparut pas à l'autel. La maladie le retenait à sa chambre. Les Sœurs se mirent en prières. Un rayon d'espoir consola un moment les cœurs inquiets. Mais, le 19, une nouvelle alerte survint. Écoutons la Chronique:

"La messe de communauté terminée, notre chère Sœur Lagrave se rendit aussitôt, et presque en même temps que notre chapelain, à l'évêché. Ils trouvèrent Monseigneur renversé sur le plancher de sa chambre, n'ayant qu'une demi-conscience de son état; il ne pouvait même finir les phrases qu'il commençait. En se levant de son lit, ce bon Pasteur avait été frappé d'apoplexie."

Dès ce moment, l'issue parut inévitable. M. Laflèche donna l'Extrême-Onction au mourant. Les religieuses se pressaient en larmes autour de son lit. "Ne pleurez pas, mes filles, dit-il, je pars, mais Dieu vous reste.

Continuez votre œuvre de dévouement à l'éducation des enfants; votre école est-elle bien fréquentée?" Puis, s'adressant à ses grands-vicaires, M. Laflèche et M. Thibault, et aux Pères Bermond et Vègreville: "Que les Sœurs ne manquent de quelque chose que lorsque toutes les ressources de la mission auront été épuisées".

Le fondateur de l'Église de l'Ouest mourut le 6 juin 1853, à 11 heures du soir. Sœur Lagrave était à son chevet.

M. Thibault célébra les funérailles le 10. Le major Caldwell, gouverneur de la Rivière-Rouge, et tous les bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, réunis en ce moment au Fort Garry, apportèrent le témoignage de leur présence émue. Le Père Bermond prononça l'oraison funèbre. Son émotion fut si vive que sa voix se brisa dans les sanglots. On entendit à l'orgue M. Laflèche entonner de sa voix d'or:

"Après le cours heureux d'une vie innocente,"

"Le sort qui la finit n'est pas un triste sort."

Mgr Provencher disparaissait à l'âge de 66 ans, "dont 35 dans cet effrayant martyre de l'isolement, de la sauvegerie, du manque de tout et de la responsabilité de tout. (...) Mgr Provencher fut plus qu'un prêtre et qu'un géant: il est un symbole, une personnification de notre race dans son meilleur". (Alex. Dugré, S.J.).

XIII

DES NUAGES S'ENTASSENT

À la mort de l'Évêque, son coadjuteur, Mgr Taché, se trouvait à 1000 milles de Saint-Boniface, dans la mission de l'Ile-à-la-Crosse. La nouvelle du deuil qui frappait l'Église de l'Ouest ne lui parvint qu'au milieu de juillet. Il évoqua alors avec un serrement de cœur la touchante cérémonie d'adieu du 10 juillet de l'année précédente. Avant de le laisser partir, le vénérable Évêque l'avait béni en disant: "Il n'est pas d'usage qu'un évêque en bénisse un autre; mais comme je vais mourir bientôt, et que je ne vous reverrai plus, je vous bénis encore une fois ici-bas, en attendant que je vous embrasse au ciel."

Il fallait maintenant assumer la tâche écrasante de continuer l'œuvre du géant tombé. Le nouvel évêque confia ses appréhensions et ses espoirs aux Sœurs Grises. De son poste lointain, il écrivit à Mère Valade: . . . "Mes bonnes sœurs, c'est de vous que j'attends une partie des consolations qui devront diversifier les inquiétudes attachées à la charge de premier pasteur; plus que cela, c'est de vous que Dieu attend la somme si considérable de bien que la religion nous demande . . . Les filles d'Eve ont, dans ce pays, fait beaucoup de mal. Oh ! vous, filles de Marie, réparez ce mal, gagnez le respect, la confiance et l'amour de tous les gens de bien, et Dieu vous donnera en retour le centuple de bonheur qu'il promet même ici-

bas . . . Priez, oh ! priez beaucoup pour moi, afin que la lumière d'En-Haut me guide à travers les épaisses ténèbres de mon inexpérience et de mon inhabilité."

À Saint-Boniface, les consolations surnaturelles vinrent adoucir la peine qu'éprouvaient les religieuses. L'été de 1853 fut marqué de belles conquêtes. Un bourgeois de la Compagnie de la Baie d'Hudson, John Rowand, du fort Edmonton, confia aux soins des Sœurs ses trois filles, âgées respectivement de 30, 25 et 22 ans. Il voulait les former aux manières d'une vie chrétienne et civilisée. Quelque temps après, une autre famille d'Edmonton suivit l'exemple des demoiselles Rowand. Madame McDougall, veuve depuis trois ans, s'était convertie avec ses sept enfants. Comme elle tenait à leur assurer une bonne éducation catholique elle se fixa à Saint-Boniface. Le Grand-Vicaire Laflèche conseilla à la bonne dame de mettre la petite Mary Jane, agée de neuf ans, pensionnaire chez les Sœurs. Madame McDougall y consentit, malgré la très vive répugnance de la fillette.

Mary Jane ne parlait que le Cris, ce qui ajoutait encore au caractère pénible de sa réclusion. L'ennui la rongeait. N'y pouvant résister, elle s'évada furtivement par une matinée très froide et avant même que le soleil fût levé. Les sœurs la rattrapèrent et l'abbé Laflèche la semonça dans sa langue qu'il parlait couramment. Il la menaça même du fouet si elle recommençait. La petite le regardait avec de grands yeux . . . Elle se contentait de répéter: "Je m'ennuie de ma mère." Quelques jours après, nouvelle fugue. Il fallut de nouveau aller chercher la petite, qui s'était rendue à la maison de sa mère. Elle se laissa ramener sans résistance. L'abbé Laflèche changea cette fois de tactique. "Il lui dit qu'elle offensait le bon Jésus, qu'elle constristait sa mère qu'elle aimait tant, qu'elle allait se priver des avantages d'une bonne éducation, etc . . . Mary

Jane l'écouta avec attention et émotion puis, avec la candeur du langage Cris, elle lui dit: "Pourquoi ne m'as-tu pas parlé comme cela la première fois que je suis désertée? Je t'aurais écouté; mais tu m'as menacée du fouet comme si j'eusse été un cheval. Ah ! si tu m'eus dit de douces paroles comme tu viens de le faire, je ne serais pas désertée une seconde fois, mais c'est fini, tes bonnes paroles sont tombées dans mon cœur, je m'en souviendrai lorsque l'ennui me conseillera mal." Elle tint parole et l'avenir le prouvera. Mary Jane deviendra Sœur Grise et sera supérieure au pensionnat quand, en 1894, Mgr Taché viendra y mourir."

Tout allait bien quand un départ inattendu amena des complications. Sœur Ford, chargée d'enseigner l'anglais, quitta la communauté. Personne n'était en mesure de prendre sa place. Plusieurs élèves passèrent à l'école protestante. Mais deux nouvelles recrues, Sœurs Curran, de Bytown, et Pépin, de Montréal, arrivèrent en septembre 1853 pour combler cette lacune. Une jeune fille d'Aylmer, Marguerite Dunn, les accompagnait. Neuf ans plus tôt, alors que les fondatrices montaient à la Rivière-Rouge, la fillette les avait vues s'arrêter dans ce petit village et la semence missionnaire avait germé dans son âme.

Tandis que Sœur Lafrance dirigeait le noviciat, où Mlle Dunn venait d'entrer, Sœur Lagrave revint à ses travaux d'art. Elle confectionna deux statues de carton représentant la Vierge avec l'Enfant-Jésus debout sur un globe terrestre. Ces images pieuses ornèrent les chapelles de Saint-François-Xavier et de l'Ile-à-la-Crosse. Les Indiens s'attachèrent à ces statues devant lesquelles ils priaient avec délices durant des heures. Mais le temps finit par ternir ces œuvres naïves. Un missionnaire de l'Ile-à-la-Crosse, ayant obtenu d'Europe une statue toute neuve, s'empressa de mettre au rancart la

Vierge naïve de Sœur Lagrave. Mais les Indiens protestèrent: "Rends-nous notre vieille mère", dirent ces candides enfants des plaines. Le desservant se rendit à cette supplique touchante.

Le 24 août 1854, l'Église de l'Ouest reçut de nouveaux renforts. En même temps que le Père Vital Grandin, futur évêque de Saint-Albert, et le Frère Bowes, trois religieux des Écoles Chrétiennes, les Frères Andronis, Arcisse et Télémacus, parvinrent à Saint-Boniface. Ils prirent charge de l'école des garçons que les Sœurs Grises dirigeaient depuis 1844.

Le 3 novembre Mgr Taché revint de l'Ile-à-la-Crosse après une absence de deux ans. Son premier soin fut de prendre possession de son siège épiscopal.

Une nouvelle pénible l'attendait. Mère Valade lui communiqua un avis de séparation reçu de la maison-mère. La Supérieure réservait à l'évêque le soin d'annoncer cette triste décision à la communauté:

"Je crois devoir vous dire, écrivait Mère Deschamps, supérieure générale, en date du 4 septembre 1854, que nous sommes forcées de vous déclarer, principalement d'après les informations que nous a données Monseigneur, que nous regardons ici comme accompli le fait de votre indépendance de l'Hôpital Général de Montréal. Nous acceptons ce fait quoiqu'à regret et nous nous soumettons à ce nouvel ordre de choses. Nous ignorons pour l'avenir les desseins de la divine Providence sur notre petit Institut; puissions-nous ne les contrarier en aucune façon. Mais quels que soient ces desseins, nous ferons tout ce qui sera en notre pouvoir pour que les liens de la charité qui nous unissent demeurent toujours fortement resserrés, que les rapports en soient toujours tendres et affectueux, tels qu'ils doivent être entre les filles de la même Mère. De notre côté, nous demeurons bien disposées à

vous rendre tous les services possibles de bonne amitié. Seulement, vous voudrez bien avertir toutes les Sœurs que l'Hôpital Général a envoyées dans votre fondation, qu'elles sont maintenant libres de s'en revenir en celle-ci. Vous savez que ce droit de retour à la Maison-Mère a été réservé à toutes les Sœurs professes qui en sont sorties, de même que l'Hôpital s'est aussi réservé le droit de les rappeler. Nous ne sollicitons le retour de personne (à Dieu ne plaise), mais si quelqu'une de nos chères Sœurs demandait à s'en revenir ici, je vous prie de vouloir bien en informer Monseigneur votre Évêque qui, sans doute, ne refusera pas de lui accorder une obédience à laquelle elle a droit inconstestablement. C'est pourquoi vous voudrez bien, je vous en prie, donner lecture entière de cette lettre à toutes nos Sœurs, au moins à toutes celles qui sont sorties de notre maison. Il est important que chacune connaisse désormais la condition de votre communauté par rapport à la nôtre, et réciproquement."

Mère Valade, après consultation, répondit à cette lettre sur un ton empreint d'une douleur profonde et d'une rare élévation de pensée:

"Si je n'avais d'autres raisons de le faire, je voudrais encore accuser réception de votre dernière, pour vous assurer qu'il ne s'est pas introduit dans notre âme d'autre sentiment que celui du regret. C'est à nous de dire que nous acceptons le fait de notre séparation comme accompli, puisque nous ne l'avons jamais provoqué, que nous avons toujours demandé et désiré d'être unies, non seulement avec la Maison de Montréal, mais avec toutes les autres, et qu'on nous repousse, sans tenir compte de nos observations, de nos réclamations, sans même nous dire sur quelle base une union durable pourrait être établie.

"Je ne veux pas avoir l'air de récriminer. Le seul parti qui nous reste est de faire notre sacrifice aussi reli-

gieusement que possible et de tendre la main à celle de nos maisons qui voudrait être des nôtres en restant avec nous. Avec la grâce de Dieu, nous n'aurons pas moins d'ambition de perpétuer parmi nous l'esprit de notre Mère Fondatrice, qui, nous l'espérons, nous reconnaîtra toujours pour ses filles; nous conserverons sa règle, nous nous livrerons volontiers aux œuvres qu'elle a prescrites et dont elle nous a donné de si nobles exemples, ce qui nous permet de croire que séparées de vous, nous ne le serons pas du cœur de notre vénérée Mère d'Youville.

"Vu le nouvel état des choses, auriez-vous la bonté de me dire si ma Sœur Assistante (Sr McMullen) continuera à s'occuper de nos petites affaires. Je n'ai pas le temps de lui écrire par cette occasion, qui part plus tôt que nous nous y attendions. Je ne puis non plus rien vous dire des dispositions de nos Sœurs touchant leur retour à la Maison-Mère, celles-ci ne m'ayant pas encore manifesté leurs réflexions là-dessus. Je vous le dirai plus tard."

Cette rupture troubla surtout profondément les quatre fondatrices qui croyaient leur œuvre compromise par cette décision. Se souvenant des exemples de leur fondatrice, elles courbèrent silencieusement la tête et attendirent. Chez les autres, la tentation d'abandonner cette terre d'exil n'occupa qu'un moment leur esprit. Une seule retourna à Montréal.

Aux yeux de Mgr Taché cette séparation signifiait la fin des Sœurs Grises dans l'Ouest. Il y avait là un péril imminent pour toute son Église. Il voulut à tout prix le conjurer. Certains signes lui permettaient de croire que le coup avait été prémédité. En lisant la *Vie de Mère d'Youville*, écrite par l'abbé Faillon, il avait eu un sursaut désagréable. Il s'en ouvrit à Mère Deschamps:

"Il m'est bien doux, à moi en particulier, écrivit-il, de lire et de méditer la vie de cette parente vénérée, de cette femme forte du Canada, qui, par elle-même ou par ses filles chéries, a séché tant de larmes et soulagé tant d'infortunes. Combien je remercie la Providence d'avoir doté mon diocèse d'une maison de cet Institut. C'est ce sentiment de reconnaissance qui m'a fait trouver mauvais que le digne M. Faillon n'ait pas trouvé à propos de dire un seul mot des maisons de votre Institut fondées avant l'époque où il termine son Histoire. Cet oubli, ou mieux, cette omission, a surpris et mortifié un grand nombre de vos amis, et m'a été bien pénible à moi-même. Je puis me tromper, mais dans ma pensée comme dans celle de bien d'autres, les fondations faites jusque dans des régions sauvages et inhospitalières sont la preuve la plus certaine que les Sœurs de Charité n'ont pas perdu l'esprit de générosité et de dévouement qui animait leur sainte fondatrice. Je ne puis pas m'expliquer comment on a pu omettre de donner à M. Faillon les renseignements nécessaires à cet égard, ou comment le pieux écrivain n'a pas trouvé à propos d'en édifier le public.

"On a peut-être voulu préparer le public et vos Sœurs à cette douloureuse séparation que vous venez de leur signifier, et qui m'est arrivée à peu près en même temps que votre lettre. C'est moi qui ai dû leur annoncer cette affligeante nouvelle. J'ai, à cette fin, emprunté les paroles de Madame d'Youville sur son lit de mort: "C'est la volonté de Dieu, mes chères Sœurs, il faut que je m'y soumette; soumettez-vous vous-mêmes à cette divine volonté."

Mère Deschamps nia toute préméditation. Cette seule pensée lui causa un grand chagrin. Tout découlait d'une décision prise au premier Concile de Québec d'accorder l'autonomie à chaque filiale de la communauté-

mère. C'était une permission plutôt qu'un ordre. Les maisons de Saint-Hyacinthe, Bytown et Québec s'en prévalurent. Elles constituèrent trois Instituts différents. À Saint-Boniface la difficulté du recrutement compromettait la vie même de l'œuvre. Mère Valade décida d'aller, dès qu'elle le pourrait, plaider sa cause à Montréal.

En attendant, Mère Bruyère, fondatrice de la mission d'Ottawa, vint à son secours. Elle lui envoya deux sujets de choix: Sœurs Sainte-Thérèse (MacDonald) et Sainte-Marie (Saint-Julien).

XIV

LA TEMPÊTE DISSIPÉE

Si les épreuves ne manquaient pas aux Sœurs de l'Ouest, les consolations apportaient des moments bien chers à leur âme. Ainsi, un événement, qui touchait au prodige, s'était produit au cours de l'année 1853. Le fait mérite mention.

Une famille de traiteurs du nom de Rowand avait confié ses trois jeunes filles aux soins des religieuses. Après deux ans de formation chrétienne, la plus jeune, Adélaïde, annonça sa décision de devenir religieuse. La nouvelle stupéfia ses parents. Le frère résolut d'employer la violence pour entraver les projets de sa sœur. "Celle-ci, raconte la Chronique, alla se jeter aux pieds de la statue de l'Immaculée-Conception, qui semblait lui tendre les bras, pour la protéger contre ceux qui voulaient ravir cette âme candide à son divin Fils; là, fondant en larmes, Adélaïde demanda à la très sainte Vierge de lui obtenir la grâce de mourir avant de franchir le seuil du couvent. Sa prière fervente, sincère, fut exaucée. Une maladie soudaine, et que le docteur, appelé tout de suite, ne put expliquer, la conduisit en quelques jours au tombeau. La chère malade vit arriver la mort avec calme et joie. "Je savais bien, disait-elle, que je ne sortirais pas vivante du couvent". Dans le pieux délire d'une fièvre brûlante, la chère victime disait: "Je veux être Sœur Grise". Pour calmer son agitation, nous mettions, selon son désir,

notre croix de profession sur sa poitrine; elle la prenait de ses mains défaillantes, pour la baiser avec une pieuse affection, répétant joyeusement: "Je suis une Sœur Grise; je meurs Sœur Grise". Puis, pressant le crucifix sur ses lèvres mourantes, elle semblait vouloir exhaler son dernier soupir".

"Ses sœurs se précipitaient sur son lit, la suppliaient de ne pas les abandonner, lui promettant de la laisser libre de se consacrer à Dieu. "Trop tard, répondit-elle. Je meurs. Mère d'Youville me tend les bras. Je suis Sœur Grise". Et elle expira doucement".

Cette scène causa une vive impression, même chez les protestants. Il en résulta pour les religieuses un précieux accroissement d'influence.

Pendant ce temps, la maison progressait. À la fin de l'année 1854, elle comptait 14 professes, 1 novice, 2 auxiliaires; 1 dame pensionnaire et 5 orphelines; 12 élèves pensionnaires et 45 externes.

Mais un vide se creusa bientôt dans le clergé de l'Ouest. Au début de juin 1856, l'abbé Laflèche retourna aux Trois-Rivières. La population de Saint-Boniface et des postes environnants comptait bien revoir le prêtre au cœur d'or qui était devenu un des phares de leur Église naissante. Mais l'abbé Laflèche ne devait pas revenir. Après avoir refusé l'épiscopat dans le pays si cher à son âme d'apôtre, il dut, un peu plus tard, s'incliner devant la volonté de Rome qui le désigna au poste des Trois-Rivières. Il resta toutefois lié aux terres de l'Ouest par des attaches imbrisables.

Au mois d'octobre 1856, Mgr Taché revint de l'Ile-à-la-Crosse, après un séjour de quatorze mois. Il était retourné à ce "berceau d'évêques" peu de temps après son intronisation. Il repartit en septembre pour l'Est du Canada et l'Europe. En passant à Montréal, il exprima

le vœu de voir se régler à l'amiable l'imbroglio qui avait séparé ses religieuses de la Maison-Mère. Il exposa comme cette division était pénible pour les missionnaires qui se sentaient si seules à 1800 milles de leurs pays, perdues parmi une population que les bienfaits et les délicatesses laissaient apparemment indifférente.

Mère Valade, qui refusait toujours de se plaindre, avait déjà exprimé à ses supérieures les souffrances d'âme que ses filles éprouvaient: "Nous sommes heureuses du gracieux accueil que reçoivent nos chères sœurs de Toledo. Nous remercions le Seigneur qui leur épargne la dure croix de l'indifférence et de l'ingratitude du peuple qu'elles sont appelées à instruire et à soigner. Il faut être depuis douze ans au milieu d'une nation qui se croit en droit d'attendre de nous instruction, soins, fatigues, etc . . . sans jamais donner aucune marque qui puisse faire espérer qu'elle nous aidera, de la plus légère aumône, à soulager les misères de nos pauvres, pour ressentir l'amertume de cette peine. Les catholiques eux-mêmes semblent rivaliser d'égoïsme avec les protestants."

Monseigneur Taché se fit persuasif. Il laissa ensuite au temps le soin de tout régler.

Un passage des chroniques nous montre que, malgré toutes leurs misères, les religieuses gardaient un excellent moral. Après le départ de l'Évêque, elles s'étaient jetées dans les travaux saisonniers des récoltes: "C'est le temps des moissons. Tout le monde y met la main. Nos sœurs qui savent manier la faucille s'emploient activement à couper le grain. Les moins habiles leur fournissent les liens faits avec les plus longues pailles, pour y déposer leurs javelles; d'autres lient les gerbes. Celles-là les amoncellent en forme de cône; celles-ci glanent les épis épars sur le champ et c'est ordinairement la tâche de nos Sœurs institutrices qui, après leur classe, se hâtent de se rendre auprès des moissonneuses pour les aider

un peu et faire preuve de bon vouloir. Une gaieté franche, soutenue et religieuse, accompagne nos Sœurs dans l'exercice de ces durs travaux, que des nuées de moustiques rendent par moments impossibles, en pochant les yeux comme le plus habile pugilat."

Cette bonne humeur sereine maintenait les âmes en bel équilibre et assurait aux missionnaires un rayonnement qui croissait sans cesse et les obligeait à se dédoubler pour répondre à tout.

Au début de l'année 1857, l'équipe de Saint-Boniface comptait 15 sœurs professes, dont 3 d'Ottawa, 6 de Montréal, 1 de Saint-Hyacinthe et 5 de la Rivière-Rouge.

Des lettres de Monseigneur Taché et un cadeau-surprise firent oublier la longueur de son absence, et prouvèrent aux religieuses qu'il ne perdait aucune chance d'adoucir leurs privations. "Monseigneur qui avait vu que nous n'avions pour faire nos voyages et nos petites promenades que la grosse charrette du pays, qui n'avait ni ressorts ni siège,—une peau de buffalo étendue sur le fond était tout le confort de ce véhicule,—nous envoyait une très bonne voiture couverte, que Sa Grandeur avait achetée avec la bourse de son excellente mère . . . Cette voiture fut reçue avec les sentiments d'une joyeuse gratitude et étrennée aux premiers beaux jours, non sans prières pour notre généreuse donatrice et aussi pour notre si bon Évêque. Pour être propriétaires d'un "Carrosse" nous ne dédaignons pas pour cela la charrette et nous continuons à en faire usage. Le carrosse sert aux grandes circonstances."

Monseigneur revint le 6 novembre 1847. Ce fut une journée radieuse pour toute la communauté. Le Pasteur rapportait des nouvelles et des espérances.

En février 1858, la santé de Sœur Lagrave causa une vive inquiétude. Frappée de paralysie, elle surmonta

cependant cette crise, grâce à sa forte constitution, et reprit vite sa tâche au milieu de ses compagnes.

Vers cette époque, s'ouvrit l'Orphelinat de Saint-Boniface. Mgr Taché s'occupa lui-même d'en remplir les cadres. À l'exemple de saint Vincent de Paul, il allait à la recherche des enfants privés des soins maternels. Il les enveloppait dans de grandes robes de fourrures et les apportait en voiture jusqu'au couvent, où les Sœurs les accueillaient comme des dons du ciel.

Au milieu de toutes ces tâches, Mère Valade n'oubliait pas la décision qui l'avait séparée, elle et ses sœurs, du tronc nourricier de l'Institut. Elle poursuivait comme une idée fixe le projet de rattacher sa maison à celle qui lui avait donné le jour. Dans le but de hâter cette réunion définitive, elle partit pour Montréal, le 1er juin 1858. Aucune religieuse ne l'accompagnait. Mais elle emmenait trois adolescents que Mgr Taché destinait à des études classiques dans la province de Québec. Ces élèves se nommaient Louis Schmidt, Daniel McDougall et Louis Riel. "Ces bruyants écoliers furent pour notre Mère un surcroît de sollicitudes, raconte la Chronique. Surtout lorsqu'ils arrivèrent en pays civilisé. Comme ils voulaient tout voir, tout entendre, ils s'exposaient étourdiment à se faire renverser ou casser le cou. Notre bonne Mère était dans des transes continuelles à leur sujet. Aussi nous disait-elle: "Oh ! comme je récitai un beau Te Deum lorsque je remis ces gentils gamins en mains sûres !"

Les négociations entre Mères Deschamps et Valade s'ouvrirent dans une atmosphère de chaude sympathie. Au fond, le malheureux épisode reposait sur un malentendu. Le Concile de Québec, tenu en 1851, avait décidé en principe d'accorder leur autonomie aux quatre filiales des Sœurs Grises: Saint-Boniface, St-Hyacinthe, Bytown et Québec. Mgr Provencher, on s'en souvient, n'assis-

tait pas à ces assises. C'est à la demande de l'évêque de Montréal, que Mère Deschamps avait écrit la lettre citée plus haut. On se rendit compte qu'une hâte inutile s'était produite dans l'exécution du vœu conciliaire. Rien d'ailleurs ne le rendait obligatoire. Aucun obstacle ne s'opposait donc à la fusion des deux familles spirituelles. Tout concourait à les unir. Les deux Supérieures tombèrent dans les bras l'une de l'autre et ne songèrent qu'à bénir le Seigneur. C'est devant le tombeau de Mère d'Youville qu'elles scellèrent cet heureux accord, le 8 septembre 1858, en signant l'Acte d'Union que Mgr Bourget appuya d'un prône approprié. Faisant allusion à la fête du jour (La Nativité de la Sainte Vierge), le saint évêque s'écria: "Oui, ce jour heureux est un jour de réjouissance, non seulement pour le ciel puisqu'elle en est la Souveraine; mais aussi un jour de joie pour toute la terre, et particulièrement pour les vierges, pour cette communauté dont elle est la Reine et la Mère. Cette fête sera pour vous, mes très chères Sœurs, l'occasion d'un accroissement de paix et de charité. L'Acte que nous venons de signer aujourd'hui est un acte de paix, qui vous unira de nouveau avec vos Sœurs, que des circonstances malheureuses avaient séparées, sinon d'esprit, au moins de corps. Cet acte produira en vous une augmentation de charité, et vous donnera de nouvelles forces pour procurer la gloire de Dieu. Vous deviendrez en quelque sorte des apôtres par votre zèle, en allant partout, même dans les pays barbares, travailler au salut des âmes, qui sont encore assises par milliers au milieu des ténèbres de la mort."

L'acte d'union portait les signatures de Mgr Bourget; Bonissant, p.s.s., supérieur; M. Rousselot, p.s.s., confesseur de la communauté; Mère Deschamps, supérieure générale, et Mère Valade, supérieure de Saint-Boniface.

Une fois exaucée et comblée, Mère Valade retourna vivement dans l'Ouest pour annoncer la joyeuse nouvelle. Son retour fut triomphal: "Rien de si nouveau dans notre beau pays, écrivit-elle à Mère Deschamps, que de voir passer une file de cinq voitures à quatre roues traînées chacune par deux chevaux. Aussi notre arrivée a-t-elle été proclamée à trois lieues de distance. Ce n'est pas tout. D'autres sentinelles avaient été postées pour voir d'aussi loin que possible celles qui étaient tant désirées. Aussitôt que nous apparûmes, le son joyeux des cloches vint frapper nos oreilles et encore plus nos cœurs . . ."

Six nouvelles recrues accompagnaient Mère Valade. Le groupe comprenait Sœurs Emery, Lamy et Alphonse, destinées à la fondation du Lac Sainte-Anne, près d'Edmonton; Sœurs Royal et Lassiseraye demeureraient à la maison de Saint-Boniface. Enfin, Sœur Dandurand fonderait une mission à Saint-Norbert. Il y avait, en plus, quatre jeunes filles pour aider aux travaux de ménage dans diverses maisons religieuses du diocèse. Au total dix femmes courageuses et prêtes à tous les sacrifices pour le salut des âmes.

Les largesses de Mère Deschamps sauvaient la communauté de la Rivière-Rouge ! Grâce à sa bienveillance les filles de Mère d'Youville pourront rayonner jusqu'à l'Extrême-Nord. Monseigneur Taché avait trouvé Mère Deschamps "admirable de générosité et d'abnégation; non seulement elle promettait des sujets pour des missions si lointaines et si difficiles, mais les donnait à la seule condition qu'on leur procurerait les secours spirituels et qu'on leur faciliterait l'accomplissement de leurs saintes règles et obligations".

Lorsqu'il avait voulu rappeler la pauvreté des lieux et l'incertitude des ressources, Mère Deschamps avait

répondu: "Nous savons que les bons Pères ne laisseront pas souffrir nos Sœurs; nous ne demandons que le vêtement et la nourriture.

— Et si les Pères n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance ?

— Dans ce cas, nos Sœurs jeûneront comme eux, et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres."

Quel dialogue sublime ! On le dirait extrait de la Légende Dorée ! L'héroïsme seul, celui de Mère d'Youville et de son parent, Mgr Taché, pouvait dicter des paroles d'une telle grandeur évangélique.

XV

DES ESSAIMS S'ENVOLENT

Le 30 décembre 1858, une imposante carriole, traînée par deux chevaux et suivie d'autres équipages plus modestes, quitta Saint-Boniface au milieu d'une grande animation. On distinguait en tête de la caravane, les mains aux guides, le jeune évêque, Mgr Taché, accompagné du Père Mestre. D'autres figures s'estompaient dans l'air glacial: celles de Mère Valade, de Sœur Curran, de quelques autres religieuses et de plusieurs notables. À quelques milles de l'évêché, une trentaine de Métis à cheval apparurent sur la route, lancèrent quelques fusillades joyeuses et accompagnèrent les promeneurs jusqu'à la petite église de Saint-Norbert.

Une autre fondation naissait dans le voisinage de Saint-Boniface. Mère Valade la confiait aux Sœurs Laurent et Dandurand. Mgr Taché officia en grande pompe. Le Père Lefloch, maître-chantre de la cathédrale, dirigea l'exécution d'une Messe Royale qui parut éblouissante aux paroissiens. Le Père Lestanc, leur curé, se multiplia pour cacher la pauvreté désolante de sa mission.

Avant de quitter le sanctuaire, l'évêque s'adressa aux fidèles: "De même qu'un père aime, au renouvellement de l'année, donner des étrennes à ses enfants, moi, votre premier Pasteur, votre Père, j'ai aussi voulu vous remettre, à la veille de l'an nouveau, les étrennes

que mon cœur vous destinait. Ces étrennes précieuses, ce sont de bonnes religieuses qui se dévoueront à l'éducation de vos enfants. Vous les aimerez, vous les respecterez et j'ai confiance que vous les assisterez selon vos moyens".

Les fondatrices de Saint-Norbert débutaient dans le dénuement le plus total. Leur demeure contenait tout juste un poêle, une table, un banc, deux petits chaudrons, un poêlon, quatre couteaux et fourchettes, six cuillers, trois tasses, deux soucoupes ! Comme lit: le plancher, plus une paillasse, deux couvertes, un oreiller ! Rien pour elles, presque rien pour les autres. Tout de même, dès le début une cinquantaine d'enfants suivirent les classes. Après les heures d'enseignement, les maîtresses visitaient les malades et se dévouaient aux œuvres paroissiales.

Une fièvre d'expansion évangélique soulevait le pays. La sainte audace des apôtres suppléait à leur pauvreté matérielle. La croix s'avançait chaque jour davantage au milieu de la barbarie.

Le 3 août 1859, trois religieuses, Sœurs Lamy, Emery et Alphonse, quittèrent Saint-Boniface pour le lac Sainte-Anne, situé à une quarantaine de milles d'Edmonton ! Toute la population de la Rivière-Rouge admirait la confiance candide et la résignation sereine de ces femmes, impassibles devant les privations qui les guettaient à des centaines de milles de leur Maison de St-Boniface.

Comme toujours, Mgr Taché fixa minutieusement tous les détails du voyage. Il inspecta le lourd charriot des prairies dans lequel s'embarquaient les missionnaires. Il vérifia les provisions, s'assura qu'une sécurité relative régnerait durant le voyage. Sœurs Lafrance, Lassiseraye et Royal accompagnèrent ces femmes héroïques jusqu'à Saint-François-Xavier.

Durant près de deux mois, la troupe avança sous le soleil de la canicule et les pluies de septembre. Le 12 de ce mois, elle atteignit le Fort Pitt, où Sœur Emery adressa une lettre à Mère Valade. Ses deux compagnes souffraient beaucoup de maux de tête et de dents, causés par le cahotement du charriot sur le sol raboteux de la plaine.

"Aucun accident ne nous est arrivé, écrit Sœur Emery, malgré les difficultés de la route, les nombreuses rivières que nous avons traversées et les chemins affreux qui ne semblent faits que pour donner des frayeurs aux voyageurs. Ce qui nous encourage et nous soutient, c'est que nous ne manquons pas de secours spirituels. Le Père Rémas a la bonté de nous dire la sainte messe deux fois la semaine et souvent trois fois. Nous en profitons pour faire la sainte communion. De plus, nous nous confessons tous les huit jours".

La caravane comprenait, outre le Père Rémas et les religieuses, une servante et quatre hommes: un Canadien, un Métis et deux Sauvages. Tous se montraient respectueux et empressés. Leurs prévenances devenaient même parfois un peu indiscrètes. "Ils sont tous très bons et remplis d'attention pour nous. Si nous voulions les laisser faire, ils nous rendraient mille petits services, jusqu'à faire nos lits de camp. Bien entendu, nous les avons remerciés, en leur disant que nous ne sommes pas habituées à nous faire servir jusqu'à ce point".

Les voyageuses parvinrent au but le 24 septembre, après cinquante-deux jours de marche. Durant quatre ans, elles demeurèrent au lac Sainte-Anne. Les Métis y vinrent nombreux. Mais le sol marécageux et inculte, l'insistance des Pieds-Noirs, qui réclamaient aussi la foi, et d'autres raisons particulières induisirent Mgr Taché à transporter la mission en un autre endroit. En compagnie du Père Lacombe, il partit lui-même en raquettes

à la recherche d'un site plus favorable. A quarante milles plus à l'Est, il trouva ce qu'il cherchait. Il planta son bâton dans la neige et dit à son compagnon: "Ce sera ici ! Cette mission s'appellera Saint-Albert". C'était le prénom du Père Lacombe. En 1863, les Sœurs Grises y transportèrent leur mission, devenue aujourd'hui maison provinciale.

Au moment où un nouvel essaim s'envolait ainsi à près de 1000 milles plus à l'Ouest, Sœur Lagrave, une des pèlerines de 1844, touchait au terme de sa riche carrière. Atteinte de paralysie deux années plus tôt, elle avait vu son état empirer graduellement malgré de brèves accalmies. En juillet 1859, elle avait reçu l'Extrême-Onction. La veille de leur départ, les trois missionnaires du lac Sainte-Anne lui avaient rendu visite une dernière fois, mais sans lui annoncer leur voyage. On voulait épargner à la malade le déchirement d'adieux qui lui rappelleraient trop les heures de la fin d'avril 1844, alors qu'elle avait quitté Montréal pour toujours. Deux jours plus tard, vers 4 heures du matin, moment où débutaient d'ordinaire ses journées besogneuses, elle ferma les yeux aux choses de la terre. Depuis son arrivée dans l'Ouest, son sourire cordial et sa gaîté communicative avaient ensoleillé la vie pénible des missionnaires. Tous la pleurèrent. Ils n'entendraient plus sa voix prenante qui avait chanté quotidiennement les gloires du Seigneur ! On ne la verrait plus s'affairer partout, penser à tout le monde, consoler les malheureux, soigner et panser les plaies comme un médecin. Ses œuvres d'art resteraient heureusement comme un reflet permanent de sa belle âme souriante. Elle disparaissait à l'âge de 54 ans, dont 38 de vie religieuse et 15 de mission dans l'Ouest.

Depuis la maladie de Sœur Lagrave, les fonctions médicales retombaient sur Sœur Sainte-Thérèse. Venue de Bytown en 1855, au moment où la communauté de

Saint-Boniface passait par l'épreuve de la division, elle était devenue le médecin attitré de l'endroit. Mais elle n'était que prêtée ainsi que sa compagne Sœur Sainte-Marie. En 1859, la volonté supérieure les rappela dans la future capitale canadienne. Cette décision prit figure de calamité publique: "La population catholique de la Rivière-Rouge s'en émeut au point de vouloir s'opposer au départ, au moins de Sœur Thérèse", raconte la Chronique. "Il leur faut partir, cependant. Notre chère Mère Valade et Sœur Curran accompagnent les regrettées voyageuses jusqu'à leur premier campement, passent la nuit avec elles sous la tente et reviennent le lendemain. Nos Sœurs avaient l'avantage de voyager avec Mgr Grandin qui se rendait en France. Mgr Taché accompagnait son coadjuteur jusqu'à Pembina, et pour y arriver plus tôt, ils avaient pris les devants sur la caravane. Pendant ce temps, les habitants de la Rivière-Rouge, qui avaient vu partir nos Sœurs avec tant de regret, ourdissent un complot pour les ramener à Saint-Boniface. Quinze hommes des plus respectables partent à cheval, munis d'une voiture et d'une bonne fille de confiance pour la conduire. Ils suivent à distance la caravane. Lorsqu'ils voient que les évêques sont bien éloignés, ils foncent sur le campement et signifient à nos Sœurs qu'elles ont à rebrousser chemin. Toutes réclamations de la part de celles-ci restent inutiles. Il leur faut céder à la force. Cependant, pour ne pas paraître trop égoïstes, ces audacieux disent: "Nous laisserons partir la Sœur Sainte-Marie, mais nous avons trop besoin de médecin pour donner la liberté à Sœur Sainte-Thérèse." Cette dernière revint donc avec Mademoiselle Céleste Lajimodière, tandis que Sœur Sainte-Marie continuait sa route, accompagnée d'une bonne Métisse. Les comploteurs, eux, étaient tout heureux de leur triomphe".

Ce coup de force assura définitivement aux habitants de Saint-Boniface la présence de leur "médecin". La